JEAN RICHEPIN 1849–1926

Le baiser de la chimère

Quand il fut devant la Chimère,
Elle eut un féroce clin d'œil,
Et, dans un rire aigre d'orgueil
Qui retroussait sa lèvre amère,
Elle s'écria : « Que ta mère,
« Pauvre petit, prenne le deuil !

« Car tous ceux qui m'ont désirée
« Sont morts dans d'horribles travaux,
« Sans voir, souvent, si je les vaux,
« Moi qui manque à la foi jurée,
« Moi, la chienne ayant pour curée
« Le cœur de mes meilleurs dévots.

« Je promets en effet ma couche
« A qui m'adore aveuglément ;
« Mais quand l'acier, pris à l'aimant,
« Va s'y joindre, avant qu'il le touche
« Je détourne parfois ma bouche,
« Et l'on meurt de rage en l'aimant.

« Et cependant je veux qu'on m'aime,
« Malgré les pleurs et les effrois,
« Et sous les coups, et sur la croix,
« Sans un regret, sans un blasphème,
« Sans un doute, toujours, quand même,
« Croyant en ma bonté. — J'y crois, »

Répliqua le jeune homme pâle,
« J'y crois et toujours j'y croirai.
« Pour ton baiser, rien qu'espéré,
« Je subirai tout d'un cœur mâle,
« Et jusques à mon dernier râle
« En l'espérant je t'aimerai.

— Bien ! fit-elle d'une voix brève.
« Alors, en marche ! » Et sur son dos
Il sentit d'écrasants fardeaux
Plomber soudain comme en un rêve,
Tandis qu'autour de lui : « Qu'il crève ! »
Hurlait la meute des badauds.

Et les sots, les méchants, les drôles,
Les infâmes, de tout côté
Ricanaient de le voir voûté
Comme s'il portait les deux pôles,
Contractant ses maigres épaules
Où la Chimère avait sauté.

On gueulait : « A bas la Chimère !
« A bas le fou, le cabotin
« Chevauché par cette putain !
« Pourquoi pas par-devant le maire ?
« Poseur ! Farceur ! Salop ! Sa mère
« En meurt de honte ce matin. »

Ah ! ce mot le tord, le tenaille !
L'enfant pleure. Il fait un faux pas.
Alors, la Chimère, tout bas :
« Oui, cède au vœu de la canaille.
« C'est juste. Il faut que je m'en aille. »
Mais il répond : « Je ne veux pas. »

On crie : « Horreur ! En quarantaine !
« Mauvais fils ! Qu'il soit rejeté,
« Monstre, hors de l'humanité ! »
On fuit. A sa marche incertaine
S'ouvre un grand désert sans fontaine
Où pas un vivant n'est resté.

C'est une solitude immense
Aux implacables horizons,
Aux sables pleins de trahisons
Que roule un simoun en démence
Et qu'un lourd soleil ensemence
D'une semaille de tisons.

Pas un arbre ! Pas une tente !
Pas un fil d'ombre dans un coin,
Fût-ce l'ombre d'un brin de foin !
Pays de la soif haletante !
Et la Chimère à voix chantante
Dit : « Va plus loin, toujours plus loin ! »

Il va. « Tu meurs de chaud, fait-elle,
« Si je cessais de te peser,
« Devant ta soif, pour l'apaiser,
« L'eau jaillirait en cascatelle.
— Ah ! dit-il, ma soif immortelle
« Ne veut que l'eau de ton baiser ».

L'affreuse marche continue
Sous des tourbillons desséchants.
Puis, soudain, ces lugubres champs,
Au lieu d'être une arène nue,
Durcissent en lave cornue,
En silex aigus et tranchants.

Et la marche devient plus lente
Sur ces poignardants polypiers
Où les pieds sont estropiés,
Où se déchiquète leur plante
Dont la chair pend et choit, sanglante,
Tant que bientôt l'homme est sans pieds.

« Je suis la plus lâche des filles, »
Gémit la Chimère, « en restant
« Sur ton dos où je pèse tant.
— Bah ! mes espoirs sont mes béquilles, »
Dit-il. « J'irai sur les chevilles
« Là-bas où ton baiser m'attend ! »

Il va toujours, les yeux sublimes,
Et maintenant dans des rochers
Saignent ses genoux écorchés
Qui s'usent ainsi qu'à des limes,
En laissant aux vertes élymes
De rouges lambeaux accrochés.

« Non, non, c'est trop, dit la Chimère,
« Et je veux descendre à la fin.
« De tant de morts je n'ai point faim.
« Tuer le fils après la mère !
« Et pour un baiser éphémère !
« Qui sait, même ? Promis en vain !

— Ah ! tu me l'as promis, n'importe ! »
Répond l'enfant aux yeux hardis.
« Moi, j'ai foi dans ce que tu dis,
« Et je t'adore et je te porte,
« Dussé-je mourir à la porte
« Sans entrer dans mon paradis ! »

Et maintenant, par une rampe
Que hérissent des coutelas
Dont l'acier tinte comme un glas,
Sur son ventre que le sang trempe,
Epouvantablement il rampe,
Mais toujours fervent, jamais las.

De son ventre en bouillie immonde,
De ses bras à l'os fracturé,
Voici que rien n'est demeuré.
Il a l'air d'un tronc qu'on émonde.
Mais il dit : « Jusqu'au bout du monde,
« O Chimère, avec toi j'irai.

« Tant qu'il subsiste une parcelle
« Vivante et palpitante en moi,
« Elle est tienne, et toujours ma foi
« S'élance aussi pure vers celle
« Dont la chevelure ruisselle
« Sur mon visage en pleurs, vers toi,

« Vers toi, ma Chimère farouche,
« Dont j'entends le souffle adoré
« Me promettre que je t'aurai,
« Vers toi dont la gorge me touche,
« Vers toi, vers ta mystique bouche
« Où fleurit mon rêve espéré.

« Et quand même à ce doux baptême
« Je devrais n'arriver jamais,
« Pour ce crime que tu commets
« Je ne te dis pas anathème,
« Et toujours et toujours je t'aime
« Comme au premier jour je t'aimais ! »

Et tandis qu'il monte et s'exalte,
L'abeille noire au dard de fiel,
La Mort, vient butiner le miel
De ses yeux qui s'éteignent… « Halte ! »
Il les rouvre. Un pic de basalte,
Nu, chauve ! Une cime en plein ciel !

Là-bas, en bas, bien loin, la terre
Semble un brouillard qui s'est enfui.
Mais ici, quel soleil a lui !
Ah ! son espoir s'en désaltère !
Ici, sur le pic solitaire,
C'est la Chimère, devant lui.

« Il faut que je te satisfasse, »
Dit-elle, « tu l'as mérité. »
Mais, ironique charité !
Tout à coup son corps fond, s'efface.
Disparu ! Plus rien qu'une face
Au sourire désenchanté !

Et lui-même alors il prend garde
Que son corps entier s'est perdu
Et que tout son individu
N'est plus qu'une face hagarde
De décapité qui regarde
Avec un regard éperdu.

Et de ces deux faces livides
Déjà les fuyantes couleurs
Se fanent ainsi que des fleurs
Au vent des ténèbres avides,
Tandis qu'à leurs artères vides
Le sang s'égoutte en derniers pleurs.

« Las ! dit-il, encore une goutte,
« Et sans être de tes élus
« Je meurs ; mais tel que tu voulus,
« Sans blasphème, regret, ni doute,
« Au bout de cette horrible route
« T'aimant toujours de plus en plus.

— Las ! dit-elle, oh ! la folle envie
« Que j'ai de tenir mon serment !
« Car je t'aime aussi, cher amant.
« Mais quoi ! Pauvres spectres sans vie,
« A notre amour inassouvie
« Il ne reste plus d'aliment.

— Si, dit-il. Unissons nos râles !
« Ensemble ils vont agoniser.
« Une larme vient d'iriser
« Tes beaux yeux aux troubles opales.
« Il nous reste nos lèvres pâles.
« Cela suffit pour un baiser. »

Et, la prunelle à sa prunelle,
Sur sa bouche qu'elle lui tend
Exhalant son souffle, y mettant
Toute sa vie allée en elle,
Il but à la source éternelle
Pendant ce baiser d'un instant.